

**GROULX, Lionel, *Mes Mémoires*, Tome II, Montréal, Fides, 1971.  
418 p., index, ill. Broché : \$7.00. Relié : \$10.00.**

Joseph Levitt

Volume 25, numéro 3, décembre 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303108ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303108ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Levitt, J. (1971). Compte rendu de [GROULX, Lionel, *Mes Mémoires*, Tome II, Montréal, Fides, 1971. 418 p., index, ill. Broché : \$7.00. Relié : \$10.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25 (3), 419–420.  
<https://doi.org/10.7202/303108ar>

GROULX, Lionel, *Mes Mémoires*, Tome II, Montréal, Fides, 1971. 418 pages, index, ill. Broché: \$7.00. Relié: \$10.00.

Sauf pour une longue digression sur Henri Bourassa, le second volume des *Mémoires* de Groulx porte sur son *Action française* dans la période 1920-1928. Sa tâche de rédacteur ne peut qu'acquérir une signification de plus en plus grande puisqu'elle représente la première tentative de systématisation d'une idéologie dont une grande partie exerce un attrait auprès des indépendantistes du Québec moderne. C'est heureux que, même octogénaire, il ait conservé suffisamment de ses qualités incomparables d'écrivain et d'historien pour transmettre dans ses *Mémoires* des souvenirs aussi vivants des collègues qui l'ont aidé au maintien du périodique. Le compte rendu des campagnes de l'Action française est intéressant et la correspondance entre Groulx et ses amis sera certainement utile. Groulx ne fait cependant aucun effort pour formuler un jugement critique sur l'Action française. "Que nous l'aimions notre petit pays!" s'exclame-t-il (p. 381). Que lui-même et ses collaborateurs aient aimé le Canada français lui paraît suffisant pour jeter un regard plein d'une grande tolérance et d'une fierté sincère sur leur œuvre.

Les passages les plus intéressants du volume se rapportent à Henri Bourassa. Celui-ci était devenu l'idole de Groulx quand, en 1905, il défendit les droits des Canadiens français dans l'Ouest. Mais au début des années '20, Groulx perdit son enthousiasme pour le chef nationaliste à la suite de sa critique du "nationalisme outrancier" qui avait l'allure d'une attaque contre tout nationalisme. En fait, Bourassa avait rejeté le séparatisme. Il aimait le Canada français et aurait jugé horrible son assimilation au Canada anglais; il croyait toutefois que le Canada était une nation et c'est le Canada qu'il regardait comme sa *patrie*, non le Québec.

Groulx ne comprenait pas l'attitude de Bourassa et il n'est pas difficile d'en savoir la cause. Il croyait que la Providence avait imposé pour mission aux Canadiens français de survivre comme peuple catholique et français en Amérique du Nord et que c'était Bourassa plus que tout autre qui incarnait ces aspirations. Maintenant, ce prophète avait rejeté le principe d'un Etat canadien-français séparé. La seule façon dont Groulx, en rétrospective, peut expliquer cette aberration c'est par le recours à un *deus ex machina*: si Bourassa n'était pas vraiment déséquilibré, il ne jouissait sûrement pas d'une pleine maîtrise de lui-même. C'est le portrait que Groulx trace du chef nationaliste en décrivant les tendances neurotiques dans la famille Bourassa et en affirmant que Bourassa lui-même subissait une "crise de scrupule" (p. 257). Il existe une autre difficulté. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les avertissements de Bourassa contre les dangers de l'impérialisme britannique reçurent l'approbation de Groulx. Comment l'expliquer? Rien de plus facile. Bourassa s'était simplement remis de sa maladie (p. 261). Comment prendre cet argument au sérieux? On ne peut justifier l'insinuation que la pensée de Bourassa manquait de cohérence, qu'il tendait à s'éloigner de son programme nationaliste (p. 209). Bourassa était aussi nationaliste dans les années '20, dans la période de sa supposée maladie, qu'il l'avait été au moment de la guerre des Boers; mais son nationalisme demeurait toujours un nationalisme politique cana-

dien. En dépit de ces réserves, les passages sur Bourassa sont fascinants et illustrent les dons de Groulx comme romancier.

Dans la dernière partie du volume, Groulx reprend deux des idées les plus importantes qu'il a apportées à la pensée nationaliste canadienne-française: le danger de la mainmise étrangère sur les ressources naturelles du Québec et la possibilité d'un Etat du Québec séparé. A celui qui bénéficie d'une rétrospective de trente ans, le traitement de ces idées apparaît quelque peu surprenant. Des décennies d'expérience ont démontré combien la solution d'une solidarité économique entre les Canadiens français en vue de corriger leur infériorité économique, solution qu'il proposait en 1922, était inadéquate. Mais il se cramponne à sa formule au lieu d'avoir recours à l'action de l'Etat afin d'accomplir cette fin désirable.

Encore une fois, bien qu'il maintienne qu'il a toujours été convaincu, depuis 1900, que l'indépendance du Québec était inévitable, il assure le lecteur qu'il n'a jamais proposé d'activité séparatiste manifeste. Il semble avoir cru que la Confédération se briserait d'elle-même. Une répugnance inattendue à rompre le lien avec le Canada anglais explique, en partie, cette hésitation. "J'ai toujours cru d'une foi si faible, en l'avenir de la Confédération, et surtout à un redressement possible par l'énergique réaction de notre députation canadienne-française à Ottawa (p. 306)." Jusqu'à la fin de sa vie, la nationalité canadienne semble encore avoir exercé un attrait sur Groulx. Marx a écrit que le passé pèse sur le dos des hommes comme une montagne. Dans le cas de Groulx, le passé fut en effet son maître selon des modes qu'il n'aurait pas soupçonnés.

JOSEPH LEVITT

*Université d'Ottawa*